

Quand les queens « drag » le grand public



Les drag-queens quittent le monde de la nuit pour les lumières du petit écran et des scènes. Reflet d'une société plus ouverte aux questions de genre ? Ou péril pour un art transgressif par nature et qui risque d'y perdre son âme contestataire ?

CATHERINE MAKEREEL

C'est un peu comme le tatouage : avant, c'était réservé aux marins et aux bagnards mais aujourd'hui, n'importe quel fonctionnaire peut être tatoué. » Ce parallèle, que l'on doit à Sara Selma Dolorès, comédienne et performeuse de cabaret, synthétise avec esprit la présence de plus en plus *mainstream* des drag-queens. Jadis cantonnées aux bars gays et aux nuits interlopes, les « drags » quittent les néons des boîtes de nuit pour réchauffer leurs faux cils aux projecteurs des théâtres et des plateaux télé. Autrefois appelées « travestis » ou « transformistes » et perçues comme des créatures subversives prenant vie au crépuscule, elles promènent désormais leurs perruques et talons kilométriques à la lumière du jour dans des lectures jeune public ou des ateliers de maquillage.

En Belgique, c'est la drag-queen Peggy Lee Cooper qui s'associe au metteur en scène Fabrice Murgia pour créer *Alma*, à partir du mythe de Faust (en mai prochain au Théâtre de Namur). Au Poche, c'est un *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare où fées et farfadets prenaient l'allure de flamboyantes drags la

saison passée. C'est le Cabaret Mademoiselle qui prenait possession du Théâtre national. Et ce n'est là qu'une infime portion des profuses immersions de ces divas divines sur les scènes belges. Mais ce sont aussi les ateliers All That Drag organisés par Central à La Louvière. Les lectures Uniques en son genre organisées par le Théâtre de Liège. Plus récemment, c'est aussi à la télé, avec l'émission « Drag Race », que ce monde de défilés chaloupés, de playback enflammés et de costumes extravagants a cartonné. Non pas sur une chaîne câblée à une heure indue, non, non ! C'est sur France 2 – juste après « Fort Boyard » – que cette émission a touché un large public. Désormais décliné en spectacle, « Drag Race » connaîtra aussi une version belge, diffusée dans quelques mois sur Tipik. Bref, le constat est aussi ferme que la couche de fond de teint sur le visage de Paloma, sacrée meilleure drag-queen de l'Hexagone : fini le statut underground, cet art transformiste séduit désormais le grand public. Fini de jouer les fous (et surtout les folles) du roi, le drag est désormais une superstar.

Questions de genre

Comment expliquer cette tendance ? Première piste solide : l'évolution des mœurs. Alors que l'on n'a jamais autant interrogé les questions de genre, les drag-queens bousculent à leur manière le masculin et le féminin. Aujourd'hui, un homme qui s'habille en femme, non seulement ça ne choque plus, mais ça vient en remettre une couche dans une société en pleine révolution dégenrée, chahutant le patriarcat au passage. « Il y a aussi des femmes qui font du drag », nous précise Renaud Delauvaux (alias Mademoiselle Boop sur scène), fondateur du Cabaret Mademoiselle, au centre de Bruxelles. « Le drag, c'est le jeu avec les codes du genre, peu importe l'identité de genre en dessous du personnage. On peut être identifié comme homme, femme ou non-binaire et faire du drag. Il y a des drags qui gardent un torse poilu mais une démarche très fé-

minine. Tout le monde n'est pas dans une méga-féminité (pour les drag-queens) ou un méga-masculinité (pour les drag-kings), c'est plus flou. Il y a cinq ans, dans le public, certains nous demandaient encore : "C'est un homme ou une femme sur scène ?" Aujourd'hui, ça n'arrive presque plus. »

Diffusée cet été juste après « Fort Boyard » sur France 2, l'émission « Drag Race » a cartonné.

© NATHALIE GUYON / FRANCE TÉLÉVISIONS.

Luttes intersectionnelles

Depuis toujours, les planches se sont jouées du genre, à commencer par l'époque élisabéthaine de Shakespeare où les hommes assumaient également les rôles de femmes. Plus récemment, les travestis ont fait les beaux jours de la scène (*Cendrillon ce macho* au TTO ou encore *Gardenia* avec les Ballets C. de la B.) et du cinéma (*Tutsi*, *Priscilla*, *Princesse du désert*, etc.). Mais l'exercice, loin de se cantonner à des expériences isolées, passe aujourd'hui la vitesse supérieure. Le drag contribue désormais à casser les frontières entre les genres, à accompagner les luttes LGBTQIA+ mais aussi à soutenir les combats féministes. « Au Cabaret Mademoiselle, les artistes ont toujours aimé se pencher sur le genre et mettre en avant la place de la femme », affirme Renaud Delauvaux. Parce que la drag-queen revendique une forme d'ultra-féminité, une superpuissance féminine, et que les personnages deviennent des « plus que femmes » qui assument ce qu'elles sont et ce qu'elles portent, si exubérant que ce soit, c'est aussi l'endroit d'une intersectionnalité pop, rassemblée contre le patriarcat et son rejet du féminin, sous toutes ses formes.

Planter des graines

D'ailleurs, le public de l'émission « Drag Race », comme celui du Cabaret Mademoiselle, est avant tout féminin. « Alors que ça s'est développé à l'origine dans les communautés gays hommes, le drag

intéresse surtout un public féminin. Sans doute parce qu'il y a quelque chose de la *superwoman*. Comme pour l'effeuillage burlesque avec ses danseuses à l'aise avec leur corps : peu importe sa morphologie, on peut se sentir puissante. » Un public féminin qui draine dans son sillon un public de plus en plus large. Ce qui réjouit l'équipe du Cabaret Mademoiselle : « Quand une fille dit à son copain "viens on va voir un cabaret", elle entraîne un homme qui a peut-être des a priori ou une certaine ignorance des questions de genre. A la pause, beaucoup de gens viennent nous voir pour nous dire qu'on change leur vision. C'est tout ça qui nous anime : planter des graines, changer les mentalités sans même devoir descendre dans la rue. »

Avec son côté *bigger than life*, le drag séduit aussi par la liberté décomplexée et festive que prônent ses personnages. On est bien loin de la détresse que l'on projetait sur ce milieu dans les années 80 et 90. Parce qu'associé à une communauté homosexuelle particulièrement frappée par la menace du sida, les drags invoquaient alors, dans l'esprit du grand public, une image de souffrance ou de perversion. Dans tous les cas, un mal-être sous-jacent. Et cette idée qu'être drag, c'était une façon de colmater quelque chose. Aujourd'hui, même s'il reste bien sûr des trajectoires dramatiques, le drag est avant tout un moyen d'expression, un métier, un art du spectacle dans son plus bel appareil puisqu'il convoque le chant, la danse, le théâtre. « Il y a longtemps eu un amalgame entre transidentité et expression de genre. Il a fallu expliquer qu'on peut se sentir bien dans son identité de genre au quotidien et vouloir jouer avec le genre en tant que performeur. Il y a vingt ans, même au sein de la communauté LGBT, c'était compliqué pour les gays de comprendre ce qu'étaient les drags. Je me souviens d'avoir participé, il y a sept ans, aux fiertés namuroises. Nous étions invités en tant que drags mais on est venu nous dire qu'on n'était pas à notre place parce qu'on donnait une mauvaise idée de la communauté